

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire de Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 97

OTTAWA, LUNDI 18 MAI 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LE PRINCE NAPOLEON

NOTES ET SOUVENIRS

PAR AUDUVI

(Suite)

IV

Dès qu'il fut transféré de la Conciergerie à la maison de santé d'Auteuil, chez le docteur Beni Barde, il me fit demander, sachant par son Billault que j'avais vu l'Impératrice et qu'elle avait daigné causé avec moi.

Armé de sa carte, sur laquelle il avait exprimé le désir de me voir, j'allai demander la permission de ne paraître pas tout à fait disposé à me la donner; mais c'est un très galant homme, et il finit par céder sans trop d'insistance. Dans notre conversation, n'ayant pas hésité à lui déclarer que les poursuites dirigées contre le Prince étaient illégales et ne seraient qu'un coup d'épée dans l'eau, le procureur général me fit cette réponse qui, dans sa bouche, me frappa beaucoup :

— Vous oubliez que cette affiche est signée Napoléon, et que ce nom seul peut troubler des populations. Lorsque je pénétrai dans l'appartement du Prince, à Auteuil, à la porte duquel il y avait plusieurs agents de la police en bourgeois, il me dit aussitôt en me tenant la main :

— Vous avez vu l'Impératrice; que vous a-t-elle dit ? Je lui répétai ma rapide conversation avec elle. Il en parut très satisfait et me dit :

— C'est bien, très bien, ce que'elle a fait là ! Dès que je serai en liberté, j'irai en Angleterre lui rendre sa visite avec mes deux fils, si on donne à Victor la permission de m'accompagner. L'Impératrice serait venue sans doute me voir à la Conciergerie, si les vieux bonzes du parti impérialiste ne l'en avaient empêché. Je m'expliquai un jour là-dessus.

Dès qu'il fut libre, il tint en effet sa promesse; il se rendit à Farnborough; mais la démarche si spontanée, si courageuse et si dévouée de l'Impératrice ne laissa pas de tacer bien profondes dans sa pensée ni dans son cœur.

Il me conduisit dans un petit salon, me fit asseoir en face de lui, et me demanda ce que l'on disait dans le public.

— Sauf parmi les gens inféodés au gouvernement, voire aristocratique, il est généralement blâmé, Monsieur, et je suis heureux de vous dire que votre élargissement, qui ne saurait tarder, sera très bien accueilli, et un soulagement pour les consciences honnêtes qui réprouvent avec énergie toutes les illégalités sous quelque forme que les se produisent. L'opinion publique se montre sévère contre votre arrestation; de même qu'elle a condamné avec une grande vigueur l'expulsion des congréganistes.

Il ne bougea pas à cette allusion. Je repris donc :

— La preuve, du reste, de ce que j'ai l'honneur de vous affirmer, la voici dans quatre-vingt deux lettres que j'ai reçues de Paris et des départements et dans lesquelles on me demande de protester hautement contre votre détention. Parmi ces quatre-vingt deux lettres, il y en a dix-huit qui viennent d'ecclésiastiques.

Le Prince prit les deux paquets que je lui présentais, et, sans ouvrir une seule des lettres écrites par des ecclésiastiques, sans chercher à savoir ce qu'elles contenaient et sur quel ton elles étaient écrites, il les jeta au feu.

— Il y a aussi un cardinal qui a demandé à me voir, me dit-il avec une indifférence affectée; j'ai fait répondre que je le recevrais comme tout le monde si le procureur général lui accordait l'autorisation de faire visite, mais au même titre que tout le monde, parce que je ne veux pas qu'un tenté de me donner une couleur que je n'ai pas.

Il ajouta :

—Après m'être de 5 avril, on a voulu faire de moi un athée; après mon manifeste du 16 janvier, certaines personnes voudraient me faire passer pour un clérical; je ne suis ni l'un ni l'autre; je suis concordataire, voilà tout.

Puis il reprit :

— Je ne sais pas au juste ce que je vais faire; je ne prendrai de décision qu'après ma mise en liberté. Je ne dis rien, je me tiens sur la réserve; mais il est probable que je ne serai pas toujours d'accord avec les impérialistes. Dès à présent, je suis bien décidé à n'avoir aucun organe à moi, j'accepterai le concours de tous dans la presse, où j'aurai une droite et une gauche, et serai reconnaissant à ceux qui le seront pour les deux tiers, et encore davantage à ceux qui seront tout à fait avec moi. Selon les cas et les circonstances, j'adresserai mes communications à des journaux de nuances tout à fait différentes.

Sur l'observation que je fis plusieurs de ses amis pensaient que la princesse Clotilde viendrait désormais habiter avec lui pour donner à sa maison plus de prestige et de décorum, il me répondit :

— La princesse Clotilde n'est pas faite pour la politique. Je lui ai écrit d'ailleurs, de ne pas venir se mêler à mes affaires et elle ne viendra pas, car elle a gardé une impression pénible de notre expulsion de 1872 et elle ne voudrait pas s'y exposer à nouveau.

Il est à noter qu'il n'a jamais parlé de la Princesse avec beaucoup d'affection. Ainsi, au mariage de Mlle Maurice Richard, comme on s'entretenait de cette expulsion et de la dignité, de la fermeté que la Princesse avait montrées en cette circonstance, il n'a trouvé que ce seul mot à répondre :

— Ma femme, oh ! elle n'est pas bête, ma femme.

(à suivre)

DE MOLTKE ET CANROBERT

Il est, certes, intéressant de savoir ce que l'un des plus valoureux généraux de France pense du maréchal allemand.

Un fidèle, Canrobert !... Dans son salon trônent les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice. Juste au milieu de la glace, celui du Prince impérial. Sur une console, la photographie du Prince Victor.

Les murs de l'escalier qui mène au cabinet de travail sont garnis de tableaux retraçant les principaux faits d'armes d'Afrique, de Crimée, d'Italie.

Le maréchal, vit au milieu de l'histoire de sa vie.

— Excusez-moi si je ne me lève pas, dit-il. C'est toujours ma jambe !

Le blessé de Constantine, de l'Alma et d'Inkermann est, en effet, étendu sur une chaise longue, à côté d'une petite table portant la livre qu'il est en train de lire.

— Vous priez de parler un peu haut, reprend-il. Vous savez que je n'entends pas très bien. En quoi puis-je vous être agréable ?

— Vous n'ignorez certainement point, maréchal, que M. de Moltke est mort. Me serait-il permis de demander ce que l'un de ses plus grands ennemis pense de lui ?

Et tout de suite, sans chercher ses mots, comme si ma question avait été prévue :

— L'Allemagne a le devoir d'honorer Moltke, qui lui a rendu d'immenses services, et qui, malgré ses 91 ans, lui en eût rendu encore. Nous devons nous souvenir, nous, qu'il nous a fait un mal considérable, considérable, je répète.

— Personne ne peut être plus apte que vous à délimiter les vertus militaires d'un commandant en chef. Quelles sont, à vos yeux, celles du maréchal de Moltke ?

— Maréchal... Je l'ai été quinze ans avant lui. J'ai eu le temps de le regarder travailler et grandir. Moltke a été un stratège remarquable.

— Vous ne dites pas un soldat... — Parce que je fais une différence entre le général qui sait à l'occasion se mettre à la tête de ses troupes, qui les excite, les entraîne, se bat avec elles, leur communique son

ardeur, et le savant qui a tout lu, tout étudié, et qui fait la guerre comme un mathématicien un problème. Moltke était un très grand stratège. Les Allemands lui doivent la reconnaissance, le respect, l'admiration. Mais il n'était qu'un très grand stratège.

— Vous reconnaissez toutefois qu'un commandant aussi savant est parfois nécessaire ?

— Indispensable, surtout maintenant. Les guerres futures ne ressembleront en rien à celles du passé. Je ne veux pas dire qu'il faut que nos généraux perdent leurs qualités françaises, qui sont si belles, mais il faut qu'il en aient d'autres aussi. Oui, de Moltke est mort...

Et le maréchal Canrobert, qui est né en 1809, secoua un instant la tête, cette tête si virile que tout le monde connaît.

Certes, les cheveux ont blanchi, mais ils sont tous présents à l'appel. Et la moustache de neige aux pointes si fières semble avoir encore des défils.

— De Moltke est mort, répéta-t-il. Je parerais de lui une heure que je répéterais toujours ce que je viens de vous en dire : c'était un admirable stratège. Maintenant, c'est chez nous qu'il y a un grand stratège.

Disant ce mot, le maréchal se redressa si brusquement, que la canne placée à côté de lui tomba.

— Oui, nous avons un homme encore jeune et ardent, qui joint aux si belles vertus françaises la qualité allemande et qui sera tout à fait, quand il l'aura un entrain général et un merveilleux mathématicien. Oui, nous avons notre stratège qui, lui aussi, à tout lu, tout étudié, tout prévu, tout préparé.

Vous vous doutez de l'impatience avec laquelle j'attendais le nom. Le maréchal Canrobert avait dans les yeux les larmes qu'il devait avoir le jour où il délivra Bou-Sada. Il parlait avec enthousiasme du général qui, selon lui, est appelé à être le Moltke de la France, mais il ne le désignait point.

— Je voudrais être bien sûr, maréchal, du nom que vous avez les lèvres. Quel est, selon vous, ce général qui serait à la fois Canrobert et de Moltke ?

— Miribel. Toute l'armée l'appelle, jamais on ne l'appreciera assez. Il donnera encore bien plus que ce qu'on attend de lui...

Mais le valet de chambre apporta la carte d'un visiteur.

La politesse voulait que je prisse congé.

— Oui, mais dites bien, reprit le maréchal, que si les Allemands ont perdu de Moltke, nous avons Miribel.

CHARLES GINGHOLLE.

Le Voyage d'Emile Zola

A SEDAN

Emile Zola a terminé le voyage qu'il avait entrepris sur nos frontières de l'Est pour recueillir les matériaux nécessaires à son prochain livre sur l'armée; et à l'heure même où succombait le maréchal de Moltke, il étudiait à Sedan les gigantesques combinaisons dont cet homme de guerre nous accablait en 1870.

De ce voyage, l'auteur de *Germinal* rapporte des impressions et des idées fort intéressantes à connaître.

Zola a suivi, heure par heure, étape par étape, la marche du 7e corps d'armée et celle de l'Empereur, depuis Reims jusqu'à la défaite, c'est-à-dire depuis le 23 août jusqu'au 3 septembre.

Le 23 août, Napoléon III couche aux portes de Reims, à Courcel, dans une petite maison appartenant à M. de Sénart; c'est de là que Zola est parti l'autre semaine; dans un landau attelé de deux chevaux conduits par un homme de la contrée. Mme Zola accompagnait son mari, et pour tous bagages, ils n'avaient l'un et l'autre qu'une valise.

Les difficultés commencèrent à Pressé; là, en effet, le 7e corps ayant quitté la grande route de

Reims à Sainte-Mene hould pour aller à travers champs jusqu'à Vouziers. M. Zola voulait en faire autant et c'est au prix de mille difficultés et de mille lenteurs que sa voiture s'engagea parmi les herbes dans ces immenses plaines effondrées, mornes et désertes, semées de-ci de-là de bouquets de bois de pins. Dix-huit lieues furent ainsi faites avant le coucher à Vouziers.

A Vouziers (où l'on montre aux passants la maison où naquit M. Taine, dont le père était avoué) et surtout à Quatre Champ, les mêmes complications recommencent à travers les bois et les prairies jusqu'à Boul-aux-Bois. On reprend alors la route de Germont jusqu'à Authie, puis les bois jusqu'à Saint-Pierre-mont et Oches, où le 7e corps termina l'étape du soir, le 29 août. A chaque angle des chemins, Zola descendait, étonné de ne rencontrer pendant des heures entières ni habitation, ni paysan, ni charrette dans ce pays qui paraît désert depuis les hecatombes qui l'ont ensanglanté.

Tout y semble cultivé par des ombres, nous dit-il.

Trois lieues encore et il va coucher au Chêne. C'est au Chêne que l'Empereur passa la nuit du 29, chez le notaire, M. Lefebvre, dans une petite maison blanche de très humble apparence, en face même de la villa magnifique où le maréchal de MacMahon avait établi son quartier général.

Le surlendemain, sans trop de peine Zola traverse Stonne, Raucourt, Harcourt, R-milly, et arrive enfin à Sedan, qu'il visite alors pendant une semaine, après avoir divisé le champ de bataille en sept sections, et étudié dans chacune d'elles les positions des batteries allemandes et des troupes françaises.

Un guide lui a été particulièrement précieux dans cette étude, c'est le frère d'un député très connu, M. Charles Philippoteaux, maire de Givonne, un homme des plus aimables et des plus instruits qui a été le témoin des événements de 1870, et qui a piloté Zola pendant sept jours avec une bonne grâce parfaite et une clarté d'esprit singulièrement précieuse pour les recherches documentaires du grand écrivain.

Zola revient donc à Paris avec un échantillon complet et des notes tout à fait exactes sur les journées qu'il va décrire.

Quant à l'appréciation géographique que qu'il rapporte de cette contrée en elle-même, elle est peu favorable, nous pouvons l'avouer. Zola avait rêvé dans les Ardennes un pays romantique avec des rocs à pic, des thermopyles et des fournaies. Or, il n'a rien trouvé de tout cela.

Rien n'est moins pittoresque, d'après lui, que cette interminable série de plaines monotones à peine vallonnées. Quant au fameux défilé des Argennes, c'est la butte Mont-marie, tout simplement ! Sedan elle-même ne ressemble guère à la curvette à laquelle on la compare sans cesse; en tout cas, ajoute-t-il, les bords de cette curvette sont à cinq et six kilomètres de distance de la ville.

Mais ce qui a frappé le maître dans son trajet, c'est le souvenir poignant et vivant que tous conservent de ces journées inoubliables, la grande pitié qu'ils ont pour l'armée, l'animosité qui persiste contre ses généraux, et la haine qu'ils témoignent encore envers Paris qui les a traités alors de captifs. Nos soldats ont été au contraire des héros, déclarent-ils avec une touchante unanimité.

Quant à l'Empereur que, de village en village l'on traînait malade, irresponsable, déjà vaincu, déplorant ce mouvement sur les Ardennes, il suivait, impuissant, le calvaire de ses soldats, ne conservant qu'un seul espoir : le rappel à Paris. Et la trace de ses tortures physiques indéfinies a laissé, un peu partout, une sorte de pitie en creux.

C'est au Chêne que tout espoir de rentrer sous les murs de la capitale

a été définitivement perdu pour lui à la suite des dépêches expédiées à Napoléon III et au maréchal de MacMahon par le Conseil des ministres et par le Conseil privé; et c'est dans cette petite maison du notaire que son fils lui fut enlevé, l'ordre ayant été donné par la Régence d'expédier en Belgique le Prince impérial !

L'Empereur, que l'on sonnait chaque matin pour atténuer les souffrances du mal dont il était atteint, fut pris le lendemain d'une dysenterie terrible, parait-il. Il persista quand même à accompagner ses troupes, voulant partager jusqu'à la fin leurs destinées; mais vers dix heures, exténué, il fut forcé de s'arrêter près de Mouzon, à la ferme de Baybelles, qui domine les plaines de B-aumont, où étaient déjà rangées, prêtes au combat et brillantes sous le soleil d'août, la cavalerie et l'artillerie du 2e corps. Mâdecin et pharmacien furent mandés en toute hâte.

Ce jour là, M. Phill, poteaux a vu l'Empereur sortir de la ferme et s'avancer péniblement et lentement vers le moulin de la haut duquel il voulait explorer cette contrée que personne autour de lui ne connaissait.

Il était attendu de général, on paraitoit jeté sur ses épaules, courbés; derrière une carte. Un général suivait. La carte est à peine dépliée que du bois de Doullet s'envole et des boulets qui viennent tomber sur nos troupes; ce sont les canons allemands dont personne n'a soupçonné la présence.

Le soir, survenait à grande défilé de Beaumont, préface du désastre de Sedan. Et l'on apprit plus tard que, durant cette lugubre journée, à l'heure même où Napoléon III se traînait souffreteux au sein de la ferme de Baybelles, en face, à quelques lieues de lui, invisible, et séparé seulement par les bois de la Meuse, le roi de Prusse du sommet d'un autre moulin, le pic de Sommeville, dirigeait et poussait ses troupes victorieuses.

Zola a cherché à élucider un autre détail historique : il a voulu savoir jusqu'où l'Empereur était allé à Sedan. De l'enquête impartiale qui a été faite sur les lieux, il résulte que Napoléon ne s'est pas arrêté à la tuilerie la plus proche, mais qu'il se précipita; il est allé jusqu'à l'endroit où MacMahon a été blessé; et l'heure où il y arrivait était bien plus pénible encore, puisque les Bavarois entraient alors à Bezelles et que de toutes parts les Allemands faisaient feu sur nous.

Quant au drapeau parlementaire hissé à trois reprises sur la demande expresse de l'Empereur, pour faire cesser le carnage, à quel échantillon trois fois par ordre des généraux ?

La question est encore discutée. Mais d'après les témoignages recueillis, Zola incline à croire que le drapeau parlementaire a été hissé trois fois, c'est qu'on ne trouvait pas de hampe assez haute pour le mieux montrer.

Ce détail serait très curieux à fixer.

D'ailleurs, ce n'est pas un livre d'histoire qu'il se propose d'écrire, c'est un roman sur la dernière guerre, et le maître s'est borné à étudier dans toutes ses parties le cadre grandiose qu'il veut à son œuvre.

Sa dernière étape a été l'auberge de Bouillon, en Belgique, dans la chambre à deux lits où l'Empereur vaincu a passé la nuit suprême avant la captivité. Dans l'un des lits couchait, parait-il, un aide-camp de l'Empereur, dans l'autre lit, Napoléon III s'était étendu, moribond, sans pouvoir s'endormir un seul instant.

Aux murs sont encore accrochées les deux gravures d'ailleurs : le Jugement dernier et Houget de Lisle chantant la Marseillaise, les deux tableaux que, le 4 septembre, Napoléon III eut devant les yeux pendant sa longue insomnie.

Ce soir-là Paris précisément proclamait la République !

Le hasard a de ces ironies cruelles.

GASTON CALMETTE.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU, CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Redaction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS. J. F. BELANGER, 159 Rue Bank. Téléphone No. 92.

Liniment GENEAU Seul Topique remplaçant le Frottement. Pour les brûlures, les coupures, les engelures, les piqûres, les maux de gorge, les maux de tête, les douleurs rhumatismales, les douleurs nerveuses, les douleurs musculaires, les douleurs articulaires, les douleurs osseuses, les douleurs tendineuses, les douleurs ligamentaires, les douleurs capsulaires, les douleurs synoviales, les douleurs bursales, les douleurs tendineuses, les douleurs ligamentaires, les douleurs capsulaires, les douleurs synoviales, les douleurs bursales.

ISLAND HOME Stock Farm, Grosse Ile, Wayne Co., Mich. SAVAGE & FARRAR, Propriétaires.



Percheron Horses. All stock selected from the best of stock and registered in the Percheron stud books.

Interessante Découverte Arrivée PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIES. Pressés sous forme de capsules (12 ODEURS DÉLICIEUSES) se font le long de la route. Les parfums de L. LEGRAND. Fabrication de la Cour de Justice, 207, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS.

A. & A. F. McMILLAN BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL 98 RUE RIDEAU. Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorragies Indigestions

Murphy & Co. TATEURS DE Gout et d'Elape. Cette espace et espèrent s'iront soigneusement car ils se font un jours les rendre aussi possible. HUI nous nous conner votre attentions mes de nos ETOFFES A ROBE PAR VERGE Tweeds Diagonaux à variés. Notez bien par verge. CHAIS TOUT LAINE mesure 44 pouces de pas chère à 55cts. RIX DE VENTE par verge. S FRANÇAISES TOUT LAINE plus nouvelles que 45 pouces. Ven-0 et 60 cts. RIX DE VENTE par verge. ons comptant aux mêmes ce qui nous ire nos Marchandises liers du Gros. mandez à voir ces es mentionnées plus

Murphy & Co. Rue Sparks, Ottawa, DAME MONTREAL. e d'Ottawa. M. A. M. P. M. P. M. 9 30 8 00 6 30 9 30 9 45 6 30 7 00 8 00 6 30 7 00 9 45 2 00 8 00 8 00 6 30 7 00 9 45 4 15 8 00 8 00 6 30 7 00 9 45 1 00 8 00 8 00 6 30 7 00 9 45 4 15 11 00 11 00 4 15 9 30 11 00 4 15 10 30 8 00 12 30 10 30 8 00 12 30 3 30 8 00 1 45 3 30 1 45 4 00 11 45 5 00 11 00 2 00 4 00 10 45 7 45 3 30 12 15 6 00 1 30 11 30 10 00 10 00 12 30 6 30 12 45 6 30 6 30 12 30 12 30 P.M. de Poste.

GENEAU. agant le FRET sans être payé par les destinataires, entrepreneurs, Boiteuses, Feu-Fessigons, Engorgés, etc. Revient en rival dans les affaires. Inflammations, Hydropisie, Reten-

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE